



ÉLOGE DE M. GUETTARD.

JEAN-ÉTIENNE GUETTARD , Docteur-régent de la faculté de Médecine , de l'Académie de Stokolm, des Sociétés de Botanique de Florence & de Basse , de la Société physiographique de Londres, pensionnaire de l'Académie des Sciences , naquit à Étampes le 22 Septembre 1715 , de Jean Guettard & de Marie Descurain.

L'aïeul maternel de M. Guettard , étoit apothicaire à Étampes : aux travaux de son état , à des soins gratuits pour les pauvres de sa ville & des paroisses voisines , il joignoit des connoissances très-étendues dans la botanique qu'il cultivoit pour son propre bonheur , pour le plaisir d'observer & de s'instruire , sans aucune vue ni de gloire ni d'ambition littéraire , comme en un mot il seroit à desirer que les sciences d'observation fussent cultivées dans les provinces. Alors on verroit des hommes modestes animés par le seul besoin de s'occuper , rassembler de toutes parts , ces faits isolés , que le desir de se faire un nom auroit négligé de recueillir , & dont cependant la réunion est la seule base solide sur laquelle le génie puisse élever des théories précises & durables. Ainsi l'on doit regretter pour le progrès des sciences , comme pour le bien même des provinces , que les hommes éclairés y soient devenus si rares , & que la capitale appelle aujourd'hui tous les talens , pour en perfectionner un petit nombre en corrompant ou en étouffant tout le reste.

Le jeune Guettard attaché à son grand-père dès ses premières années , l'accompagna dans ses promenades aussitôt qu'il put marcher , & ses promenades étoient de véritables herborisations. Ramasser des plantes , en demander les

noms , apprendre à les connoître , à en distinguer les différentes parties , à en saisir les caractères , tels furent les jeux de son enfance.

Son aïeul crut voir dans cette activité le germe d'un talent réel pour l'observation des plantes : on décida dans la famille qu'il ne falloit rien négliger pour l'encourager. Ainsi en même temps que la nature avoit formé M. Guettard pour les sciences , le hasard avoit tout disposé pour que l'on s'aperçut à temps de ses heureuses dispositions & du goût naissant qui indiquoit le genre pour lequel il étoit né.

Cette observation se présente sans cesse dans l'histoire des savans , & rien ne prouve mieux peut-être l'utilité d'une éducation publique , qui s'étendant à toutes les classes de la société offrît à tous les enfans , moins une instruction suivie , que ces premiers élémens de chaque science , utiles à tous les hommes , donnât en même temps le moyen de distinguer dans chaque individu les premières lueurs du talent , la première aurore du génie , fit passer sous les yeux de tous , les divers objets de nos connoissances , & fournit à ces goûts distincts , à ces dispositions particulières plus communes qu'on ne croit , une occasion certaine de naître & de se montrer.

Par ce moyen , aucun homme né pour avoir du génie , ne seroit perdu pour la société ; les talens deviendroient moins rares , animés par une concurrence plus grande & s'entraîdant les uns les autres avec plus de force , leur nombre ne seroit pour eux qu'un moyen de plus de se perfectionner & de s'agrandir.

On destinoit M. Guettard à l'état d'apothicaire à Étampes ; c'étoit le vœu du respectable vieillard qui avoit veillé sur ses premières années. Etre utile à ses compatriotes ; répandre des secours sur des malheureux fixés près de lui , attachés au même sol ; pouvoir veiller sur le bien qu'il leur avoit fait & le perfectionner ; ajouter au plaisir
de

de la bienfaisance celui d'en revoir souvent les objets ; jouir de cette considération que donnent les lumières & la vertu auprès des hommes simples qui ne les apprécient pas , mais les jugent par leurs effets ; être heureux par la bonté, le repos & l'étude : tel avoit été le sort de M. Descurain, & il n'en desiroit pas un autre pour son petit-fils.

Cependant lorsqu'il le vit au sortir de ses études, obtenir l'estime, les encouragemens de M.^{rs} de Jussieu, de ces hommes dont lui-même se faisoit tant d'honneur d'être le correspondant & l'ami, il ne s'opposa point à la destinée plus brillante qui sembloit s'offrir à l'enfant dans lequel il s'étoit accoutumé à voir l'appui de sa vieillesse. Il sacrifia cette douce espérance au bonheur ou plutôt à la gloire de son petit-fils, & la consolation de recevoir ses soins au plaisir de jouir de ses succès.

M. de Réaumur avoit entrepris sur les sciences & sur les arts des travaux immenses auxquels il ne pouvoit suffire seul ; il cherchoit à s'attacher de jeunes gens dont les talens naissans avoient encore besoin d'appui : ils l'aideroient dans ses travaux, achevoient de s'instruire sous ses yeux, trouvoient dans ses livres, dans ses cabinets, dans son laboratoire, ces secours qui au milieu de tant d'institutions faites en faveur des sciences, manquent encore si souvent à la jeunesse laborieuse, mais pauvre & obscure. Enfin rendus à eux-mêmes au bout de quelques années, ils ne paroissent dans le monde qu'avec un nom déjà connu, & préservés par des liaisons utiles, des dangers dont l'entrée de la carrière des sciences est souvent semée. La plupart de ces élèves sont entrés ensuite dans l'Académie, & tous ont conservé pour M. de Réaumur, une reconnoissance tendre & durable qui prouve à la fois & qu'il les avoit bien choisis, & qu'il avoit su oublier avec eux jusqu'à l'espèce de supériorité que pouvoient lui donner son âge, ses longs travaux & une réputation confirmée. M. Brisson nous reste seul de ces élèves de M. de Réaumur. On aime dans les compagnies savantes à se rappeler ces filiations qui nous

rendent plus chers les talens dont nous jouissons , en les unissant au souvenir de ceux que nous avons perdus.

En 1743 , M. Guettard entra dans l'Académie comme botaniste , & il nous reste à rendre compte de ses travaux qui , bornés d'abord à la botanique , s'étendirent ensuite à la minéralogie.

Les botanistes avoient reconnu dans plusieurs parties des plantes , & sur-tout dans leurs feuilles , des corps arrondis différens de grandeur & de forme , & destinés à remplir l'intervalle de leurs vaisseaux & de leurs fibres. Quelques-uns de ces corps sont terminés par des appendices auxquels on a donné le nom de filets ou de poils. Ces glandes contiennent une liqueur que dans plusieurs genres de plantes , elles laissent suinter & qui se montre tantôt comme une eau plus ou moins transparente , tantôt comme une substance concrète ou résineuse , ou sucrée.

Un examen plus approfondi de ces parties , fit apercevoir à M. Guettard , qu'elles pouvoient devenir un véritable caractère botanique , constant dans les plantes d'un même genre , & propre , par conséquent , à marquer les limites de certains genres , entre lesquels les botanistes n'avoient pu établir encore que des distinctions incertaines ; il vit même que ce caractère étoit du nombre de ceux dont l'identité établit entre les espèces des plantes , ces rapports multipliés qui indiquent un rapprochement naturel & indépendant des méthodes.

Ces recherches étoient du nombre de celles dont le mérite ne peut être senti que par les savans , qui paroissent inutiles ou minutieuses aux autres hommes , & dont on peut espérer tout au plus cette espèce de gloire que dans les genres où le public n'ose s'ériger en juge , il accorde sur la foi de ceux qu'il croit en droit de juger. Elles eurent le bonheur d'obtenir le suffrage de Linnæus. M. Guettard ne put y être insensible , mais il parut dans le reste de sa vie , presque indifférent sur le sort de ses autres ouvrages : content d'avoir une fois mérité l'estime de ce

grand homme, il crut en avoir fait assez pour sa gloire, & sembla ne plus travailler que pour le bien des sciences, sans aucun retour sur lui-même.

On a donné le nom de *parasites* à des plantes qui s'attachent à d'autres, se nourrissent de leur suc, & croissent à leurs dépens. M. Guettard, en étudiant ce que les botanistes avoient dit de ces plantes, vit que ce phénomène, tout commun, tout anciennement connu qu'il étoit, n'avoit jamais été examiné avec cette exactitude si essentielle dans des sciences de faits, où l'on ne peut regarder comme vraiment connu que ce qui l'est avec une précision rigoureuse.

M. Guettard distingua les parasites en trois classes : les unes croissent sur une plante étrangère, sans rien tirer de la terre, sur laquelle elles ne pourroient vivre ; les autres ont de véritables racines, doivent une partie de leur nourriture au sol sur lequel elles sont placées ; elles pourroient subsister sans le secours des autres plantes, & cependant elles cherchent à s'y unir pour y trouver à la fois un appui & une nourriture plus appropriée à leur constitution. Enfin, il y en a une troisième classe, que M. Guettard nomme *fausses parasites*, & qui, bien que placées sur les différentes parties d'une autre plante, & même y étant attachées, n'en tirent cependant aucune nourriture, & n'en ont besoin que pour s'élever. Mais c'étoit sur-tout l'organe par lequel les parasites de la seconde classe s'attachent à une plante, pénètrent dans sa substance, & en tirent leur nourriture, qu'il étoit important de connaître & de décrire.

Un parenchyme composé de glandes, est entouré dans l'intérieur des plantes parasites, par des faisceaux de fibres longitudinales ; lorsque la tige d'une de ces plantes se courbe sur la branche qui doit la nourrir, son écorce se brise ; des glandes semblables à celles du parenchyme, sortent par cette ouverture, s'étendent, forment un mamelon, au milieu duquel une production des fibres longitudinales devient une espèce de suçoir qui s'introduit dans l'écorce ;

& jusqu'au bois de la branche nourricière, pour y pomper les suc destinés à alimenter la plante parasite.

Les végétaux ont une transpiration insensible comme les animaux; cette transpiration varie suivant les différentes espèces, & n'est pas, à beaucoup près, la même pour toutes les parties des plantes; quelquefois elle excède dans un seul jour le poids entier de la branche qui l'a fournie, elle est plus forte dans les jours qui suivent un temps pluvieux: la chaleur ne contribue point à l'augmenter, mais la présence & l'absence de la lumière l'accélèrent ou l'arrêtent. Cette influence de la lumière sur la transpiration, comme sur la couleur des végétaux, semble en indiquer une sur les êtres animés: jusqu'ici elle est moins connue, quoique plusieurs médecins aient paru l'observer. Les personnes d'une sensibilité délicate, ont cru l'éprouver quelquefois, & on étoit tenté souvent de la confondre avec l'effet moral des distractions, même involontaires, que produit le sens de la vue, & qui paroissent soulager nos maux, parce qu'elles nous les font oublier. Mais dans ce moment où l'opinion que la substance de la lumière peut se combiner avec les corps, & devenir un de leurs élémens, commence à être mise au rang des vérités chimiques, la réalité de cette influence de la lumière sur les corps animés est devenue plus probable, & elle offre à ceux qui voudroient en faire l'objet de leurs recherches, l'espérance doublement séduisante de parvenir à des résultats singuliers, & de trouver des vérités utiles.

M. Guettard eut encore ici le mérite de substituer dans la botanique une suite d'expériences précises, & capables d'éclairer sur un phénomène important de l'économie végétale, à de simples aperçus, dont on s'étoit contenté jusqu'à lui.

La botanique, qui avoit été la première passion de M. Guettard, parut, au bout de quelque temps, céder presque entièrement la place à la minéralogie. Connoître les élémens dont sont composées les substances minérales,

répandues sur la surface du globe ou enterrées dans son sein, à différentes profondeurs; apprendre à distinguer, d'après leur forme, ou des qualités extérieures faciles à saisir, les corps simples ou composés, formés par ces différentes substances; observer de quelle manière ces matières se trouvent disposées sur le globe, tantôt rassemblées en grandes masses, tantôt confondues entr'elles, mais suivant une loi régulière; savoir quels genres sont constamment réunis dans un même pays, quels autres sont constamment séparés; remonter de ces observations aux causes plus ou moins éloignées, qui ont formé les divers minéraux, aux moyens que la Nature a employés pour les produire, & de-là, s'élever enfin aux loix générales qui ont présidé à l'ordre, suivant lequel ils se présentent à nos regards, tel est l'objet de la science minéralogique.

On voit donc, qu'après la nomenclature des substances minérales, la géographie naturelle doit être la base de cette science. M. Guettard est le premier naturaliste qui ait senti & fait connoître la nécessité des cartes minéralogiques, qui ait osé concevoir l'ensemble de ce grand travail, & entreprendre d'en exécuter quelques parties; il forma le plan d'un Atlas minéralogique de la France, & même de l'Europe: des caractères chimiques devoient indiquer, à côté de chaque lieu, la nature des carrières ou des mines, en même-temps que d'autres signes faisoient connoître à laquelle des trois grandes divisions qu'il établissoit, & qu'il avoit nommées *bandes*, appartenoit chaque canton particulier. Des voyages successifs dans presque toutes les provinces de France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, réunis à ce que des lectures immenses avoient pu apprendre à M. Guettard, l'ont mis à portée de publier un assez grand nombre de ces cartes, mais il avoit senti qu'il lui seroit impossible de terminer seul, même l'Atlas de la France. Témoin de l'ardeur que M. Lavoisier montrait pour les sciences, il l'avoit dès sa plus grande jeunesse associé à ce travail, pour lequel les

lumières d'un chimiste sont plus nécessaires , peut-être , que M. Guettard lui-même ne le pensoit : il y attachoit un grand prix , mais c'étoit pour desirer que son entreprise ne fût point abandonnée , plutôt que pour s'en assurer la gloire exclusive ; une fois certain d'avoir un successeur , il sembla se reposer sur lui du soin de continuer l'ouvrage , & même de le perfectionner.

Il seroit à desirer qu'au lieu de la connoissance très-utile , mais vague encore , qui résulte de cartes ainsi construites , on trouvât soit par un usage de signes plus compliqués , soit par quelque autre méthode , le moyen de représenter non-seulement deux des substances qui appartiennent à un même lieu , mais la suite des substances principales qu'on y rencontre suivant l'ordre de profondeur où elles se trouvent ; que des coupes habilement choisies & jointes à chaque carte indiquassent la disposition de ces substances entr'elles & missent à portée de saisir véritablement l'ensemble d'un pays & sa constitution minéralogique. Un jour sans doute , de telles cartes seront exécutées pour toutes les parties du globe , & c'est alors seulement qu'on pourra déterminer les loix générales que la Nature a suivies dans la distribution des substances minérales. Pour remonter ensuite de ces loix à la connoissance des causes de cette distribution , & donner une théorie de la Terre , il restera encore un pas immense à franchir ; mais pour le franchir avec succès , pour ne pas s'exposer à ne retirer de ses efforts d'autre fruit qu'une chute honteuse , il faut pouvoir s'aider de ces matériaux épars , de ces résultats minutieux d'une recherche pénible que M. Guettard s'occupoit à rassembler : & il a plus fait pour avancer la véritable théorie de la Terre sur laquelle il n'a jamais osé se permettre une seule conjecture , que les philosophes qui ont fatigué leur génie à imaginer ces brillantes hypothèses , fantôme d'un moment , que le jour de la vérité fait bientôt rentrer dans un néant éternel.

Les voyages de M. Guettard , & fut-tout le plan qu'il s'étoit

formé , non d'étudier les objets d'histoire naturelle que les recherches des savans avoient déjà indiqués à la curiosité des voyageurs , mais de tout voir , de tout examiner dans les pays qu'il parcouroit , furent pour lui l'occasion d'une découverte importante.

Il observa le premier en 1755 , que les montagnes d'Auvergne étoient des volcans éteints. Il alloit à Vichy avec M. de Malesherbes , autrefois son condisciple , depuis son ami. Un goût commun pour l'histoire naturelle , l'amour de la liberté , la franchise , l'oubli absolu de toute ambition , le même mépris pour toutes les chaînes dont l'usage accable l'homme de la société , avoient formé entr'eux une liaison intime que les différences d'opinions , de caractère , d'occupations n'avoient pu briser. A Moulins , M. Guettard remarque une borne formée d'une pierre noire , il croit la reconnoître pour une lave , & demande d'où vient cette pierre : on lui dit qu'elle vient de Volvic. *Volcani vicus* , s'écria-t-il sur le champ ; il continue sa route & aperçoit le sommet du Puy - de - Dome. « Je reconnois un volcan , dit-il ; tel est l'aspect du Vésuve , de l'Etna , du « pic de Ténériffe que j'ai vu gravés » (car jusqu'alors aucun volcan actuellement enflammé n'avoit frappé ses yeux). Déjà sûr de sa découverte , il détermine M. de Malesherbes à faire un voyage en Auvergne , monte avec lui sur le Puy - de - Dome & le Mont-d'or , reconnoît les cratères , les laves , les couches inclinées & parallèles que des matières fondues ont dû former , remarque encore d'autres volcans dans le Forès , & revient annoncer à Paris , que ces mêmes Gaules qui , suivant la superstition ancienne , étoient à l'abri des tremblemens de terre , avoient dans des temps plus reculés encore été couvertes de volcans. Bientôt après , d'autres savans ont observé dans des pays aujourd'hui aussi tranquilles , des traces non moins certaines de ces anciennes incendies. Ces éruptions effrayantes que l'on croyoit un fléau particulier à quelques points isolés , sont maintenant reconnues pour un des phénomènes les plus généraux du globe. Dans

toutes les contrées de l'Europe, on a trouvé des chaînes de montagnes qui ont lancé des flammes, des terrains immenses y sont encore couverts des débris des volcans. Des pierres dont on ignoroit l'origine, tel que le basalte, sont le produit & les témoins de ces antiques embrasemens, & un naturaliste de cette Académie, M. Desmarest, qui a le premier découvert cette origine du basalte, a porté la précision de ses recherches jusqu'à reconnoître dans un même pays les traces de plusieurs embrasemens successifs; il a fait voir que des terrains aujourd'hui paisiblement cultivés ont été plus d'une fois couverts de ces torrens enflammés à des époques distinctes & très-éloignées entr'elles.

Souvent on est injuste envers les auteurs de ces découvertes dûes à la seule observation, on les attribue au hasard; c'est lui, dit-on, qui a conduit l'observateur dans cette contrée, qui a mis sous ses yeux cet objet ou ce phénomène; pour le voir, il ne falloit que les ouvrir. Mais pourquoi d'autres hommes, non moins éclairés, qui avoient parcouru les mêmes pays, n'avoient-ils rien aperçu? Il faut donc reconnoître dans ces observateurs plus heureux, quelque chose de plus que l'instruction & la patience à observer; il existe donc pour les sciences de faits comme pour les sciences de combinaison, des qualités qui constituent le véritable talent. Dans celles-ci, une attention plus forte qui se concentre sur un seul objet, dans les autres une attention plus continue, qui en se partageant est par-tout présente, & ne laisse rien échapper. Dans les premières une force de tête capable de rassembler un grand nombre d'idées & d'en saisir à la fois tous les rapports; dans les secondes, un tact sûr & rapide qui avertit que tel objet n'a pas encore été décrit, que tel phénomène mérite d'être étudié.

Nous terminerons ici cette esquisse des travaux de M. Guettard: nous n'avons cité que ceux qui ont mérité une place dans le système des connoissances humaines, & nous nous bornerons à indiquer près de deux cents Mémoires sur toutes les parties de l'histoire naturelle qui tous renferment

ferment des observations précieuses par leur précision & par la fidélité avec laquelle l'auteur les a présentées.

En 1748, M. le duc d'Orléans retiré à Sainte-Geneviève, s'attacha M. Guettard en qualité de naturaliste. Ce prince allioit à la plus grande dévotion, un goût très-vif pour les sciences physiques & pour les arts qui en dépendent. Il trouvoit en M. Guettard tout ce qu'il pouvoit désirer dans un homme destiné à partager sa solitude, de grandes connoissances dans toutes les parties de l'histoire naturelle, des opinions religieuses qui se rapprochoient des siennes, enfin une piété dont ses actions ne permettoient pas de soupçonner la sincérité. M. le duc d'Orléans avoit quitté le monde pour s'épargner le spectacle de l'hypocrisie plutôt encore que celui du scandale ; il savoit avec quelle facilité auprès des princes religieux, le desir de leur plaire multiplie l'alliance révoltante des pratiques de dévotion & d'une conduite licencieuse, des apparences du zèle avec les fureurs de l'orgueil & de l'envie, des discours où l'on exagère la morale avec des sentimens & des actions qui en offensent les principes & les règles : il avoit prévu quelle foule de vices sa vertu même pourroit faire naître autour de lui, & il avoit fui dans la retraite.

On voit dans nos Mémoires, qu'il suivit la plupart des travaux de M. Guettard, que plusieurs ont été entrepris d'après ses vues : il aimoit en lui cet amour des sciences, purifié par l'indifférence pour la renommée, & cette franchise, souvent un peu brusque, qui avoit pour un prince l'attrait de la nouveauté. A sa mort, il lui laissa son cabinet d'histoire naturelle, & M. Guettard le céda à M. le duc d'Orléans, son fils, qui lui accorda le titre de garde de ce même cabinet, avec une médiocre pension, & un petit logement au Palais-royal. C'en étoit assez pour le bonheur d'un savant, dont le seul plaisir étoit l'étude, & qui n'avoit jamais conçu que la place qu'on occupe dans la société, pût ajouter de nouveaux besoins à ceux auxquels la Nature a soumis tous les hommes. Sa dépense resta la

même après les foibles accroissemens que reçut sa fortune toujours très-modique, & il ne s'aperçut qu'il étoit un peu plus riche, que par le plaisir de faire plus de bien.

Les autres événemens de la vie de M. Guettard, ont été ses voyages, soit dans nos provinces, soit dans les pays étrangers; il en a donné des relations, où, bien différent de la plupart des autres voyageurs, il parle beaucoup plus de ce qu'il a vu que de lui-même: dans tous, il acquit des amis, mérita l'estime publique, & se fit quelques querelles, c'étoit la suite de son caractère; la franchise, la probité & la bonté en étoient le fond, mais un peu de brusquerie, un penchant à l'humeur, ôtoient à ces vertus une partie de leurs charmes, & pouvoient quelquefois les faire méconnoître.

Il avoit été très-religieux dès sa jeunesse, & le fut toute sa vie: élevé successivement chez les Jésuites & chez les adversaires des Jésuites, il avoit embrassé avec zèle le parti qui lui paroissoit persécuté, choix bien naturel à toute ame noble & sensible. Il eut avec Pascal un autre trait de ressemblance, ce fut de ne pouvoir souffrir dans les affaires de religion, ces ménagemens politiques que l'on honore du nom de sacrifice pour le bien de la paix. Il ne voyoit point de milieu entre la vérité & le mensonge, entre ce qu'on croyoit & ce qu'on ne croyoit pas; il eût pardonné une erreur de bonne foi, plus aisément que l'artifice ou la foiblesse, dans la défense de ce qu'on croyoit être la vérité. Dévot, & dévot de parti, on seroit tenté de penser qu'il a dû être intolérant; un sentiment profond de justice & d'humanité l'en a préservé: il n'avoit d'intolérance que dans ses discours, & seulement lorsqu'il étoit animé par la contradiction. Facile à s'irriter, il perdoit alors le pouvoir de retenir ses mouvemens & de mesurer ses expressions; mais averti par sa bonté naturelle, rappelé à lui-même par la religion, il se reprochoit sa vivacité, & souvent en demandoit pardon. Cependant, en convenant ou de son humeur ou de la dureté de ses expressions, s'il n'avoit

pas changé d'opinion, il se gardoit bien de le dire, & un amour-propre délicat eût quelquefois été plus blessé de ses réparations que de ses injures. Sujet à des préventions, & comme religieux & comme médecin, souvent même à des préventions personnelles, elles ne l'écartoient pas de la justice. Un de ses confrères le remercioit un jour de lui avoir donné la voix : « Vous ne me devez rien, lui répondit-il; si je n'avois pas cru qu'il fût juste de vous la donner, « vous ne l'auriez pas eue, car je ne vous aime pas ». Si une telle franchise offense quelquefois, au moins a-t-elle sur la politesse l'avantage d'inspirer la confiance : on sait ce qu'on doit espérer ou craindre. Une société composée d'hommes de ce caractère, perdrait peut-être quelques agrémens, mais elle y gagneroit deux biens inestimables, la paix & la sûreté; & on ne peut préférer à cette franchise naïve, mais sévère, qu'une franchise plus douce, tempérée, non par des ménagemens de convention ou de politique, mais par une sensibilité vraie, que la crainte de blesser rend adroite ou caressante. Peu d'hommes ont eu plus de querelles, se sont brouillés plus souvent d'une manière ouverte; mais il n'a jamais fait le moindre mal à personne, ni porté la moindre atteinte à la réputation même littéraire de ses prétendus ennemis. Je l'ai entendu parler avec l'intérêt le plus vrai, le plus tendre même, d'un savant avec lequel il avoit alors une dispute, dont il avoit à se plaindre, & qui l'ayant offensé, se croyoit l'objet de sa haine.

Il n'aimoit rien de ce qui dominoit sur les opinions ou sur les hommes : difficile à vivre pour ceux auxquels il pouvoit supposer des prétentions ou des titres à la supériorité, il étoit humain, même doux & facile avec ses inférieurs. Il étoit béni, respecté par les pauvres, les gens du peuple, les domestiques : dans les uns il paroïsoit craindre des tyrans, les autres n'étoient pour lui que ses frères. Cette espèce d'aversion pour tout ce qui avoit de la grandeur ou de l'éclat, s'étendoit jusqu'à la supériorité

de gloire & de génie ; il croyoit voir dans toutes les grandes réputations, un mélange de charlatannerie qui les avilissoit à ses yeux. Le talent du style, l'art de présenter les objets, ne lui paroissent que des moyens de tromper : ce sentiment n'étoit pas de l'envie, il n'étoit injuste qu'envers ceux dont il ne pouvoit apprécier le génie, & dont il croyoit de bonne foi que la gloire étoit usurpée ; & ce qui le prouve, c'est que Linnée n'a jamais eu d'admirateur plus sincère, & que le seul homme pour qui M. Guettard ait montré de l'enthousiasme, est précisément celui dont il pouvoit être le plus jaloux, mais aussi celui dont il sentoit plus le mérite. Nous avons vu qu'il avoit aussi pardonné à M. de Malesherbes, & sa réputation & ses places, peut-être parce que le connoissant mieux, il l'avoit vu parvenir à la renommée, en ne songeant qu'à la justice & à sa conscience ; & plus étonné qu'enorgueilli de sa gloire, accepter les places avec résignation pour les quitter avec joie.

M. Guettard ne pouvoit se défendre d'un mouvement d'humeur, lorsqu'il voyoit qu'on lui enlevoit la priorité d'une observation, & il en avoit même un peu plus que si un autre eût été l'objet de cette injustice. Ce n'est pas qu'il attachât beaucoup de prix à la réputation, il s'en seroit fait un scrupule ; mais comme il ne donnoit aucun soin à son style, comme l'originalité souvent piquante, la finesse qu'il montrait dans la conversation & dans ses lettres, disparoissent dans ses ouvrages, que ses mémoires étoient difficiles à lire, il ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit peu de lecteurs ; il étoit frappé de la crainte qu'on ne l'estimât point, & il ne lui avoit pas été donné de porter l'humilité jusqu'à souffrir avec patience une injustice qui auroit été si peu méritée. Cette idée qui l'occupoit trop souvent, étoit une des causes de son humeur & la seule qui ne fût pas une suite de ses vertus, de sa haine pour l'intrigue & pour la charlatannerie, haine qui les lui faisoit voir où elles n'étoient pas, d'un amour pour la justice & pour la vérité, aussi facile à blesser que pourroit l'être une passion dominante. Ce dernier

sentiment lui faisoit regarder toute espèce d'éloges, & même les éloges académiques, comme de véritables mensonges. *Vous allez bien mentir*, me disoit-il quelquefois, en me parlant d'une de nos séances publiques; & il ajoutoit, *quand il s'agira de moi, je ne veux que la vérité.* Ce désintéressement si rarement sincère étoit dans son ame, & en remplissant ici ses intentions à la rigueur, je lui rends l'hommage qu'il eût le plus désiré. Il cherchoit si peu à paroître meilleur qu'il n'étoit, que ses défauts frappoient ceux qui le connoissoient à peine, tandis que ses amis seuls connoissoient toutes ses vertus. Peut-être y-a-t-il, dans cette assemblée même, plusieurs personnes qui n'ayant connu M. Guettard que par quelques réponses brusques ou même dures, par quelques traits d'humeur, seront étonnées d'apprendre que cet homme en apparence si sévère, si difficile, forcé par sa position à vivre isolé, avoit adopté la famille très-nombreuse d'une femme qui le servoit, en faisoit élever tous les enfans, & veilloit lui-même sur les plus petits détails de leur éducation; qu'il ne pouvoit voir un malheureux, non-seulement sans le soulager, mais sans pleurer avec lui; qu'il étendoit cette sensibilité jusque sur les animaux, & qu'il avoit expressément défendu qu'on en tuât aucun pour lui ou chez lui: pitié utile & presque nécessaire pour conserver dans toute sa pureté ce sentiment d'humanité, la plus forte & peut-être la seule barrière efficace que la Nature ait opposée à l'intérêt & à la colère.

Les cris avec lesquels on proclame dans les rues les arrêts de mort, troubloient son repos au point de lui inspirer le desir d'abandonner le séjour de Paris. « Comment, disoit-il, n'être pas révolté d'entendre annoncer tranquillement qu'un homme va égorger publiquement un autre homme, & inviter à cet horrible spectacle un peuple que l'abjection & la misère ne disposent déjà que trop à la férocité! » & il bénissoit ces souverains qui, convaincus que toute rigueur inutile est dès-lors injuste, ont cru suivre la voix de la justice autant que celle de l'humana-

nité ; en cessant d'exposer les ministres de leurs loix aux remords & au danger d'une erreur qui ne peut plus être réparée.

M. Guettard étoit né avec une constitution très-saine , que des voyages , une vie dure , & la sobriété , avoient fortifiée ; mais il étoit devenu sujet à des accès de sommeil léthargique : dans un de ces accès , il se brûla le pied ; la guérison de cette blessure fut longue & douloureuse ; il souffrit avec une patience également stoïque & le mal & les remèdes , quoique souvent persuadé de leur inutilité. *Je vois bien ,* disoit-il , *qu'ils veulent prévenir le coup ; mais ils n'y réussiront pas.* L'idée du genre de mort qui devoit terminer sa vie , ne le quittoit pas , mais n'altéroit en rien sa gaieté : il venoit assidument à l'Académie , alloit seul à pied , avec la précaution seulement d'avoir dans sa poche une adresse détaillée , afin qu'on pût le rapporter chez lui ; il refusoit de dîner chez ses amis , alloit rarement les voir , & alléguoit tranquillement pour excuse la crainte de les affliger par le spectacle de sa mort. Le 1.^{er} Janvier de l'année 1786 , il écrivit à une dame de ses amies : « Une maladie qui me sépare de la » société , m'empêche de vous rendre mes devoirs ; mais mon » attachement pour vous sera toujours le même jusqu'au coup fatal qui terminera bientôt ma carrière ; » & il mourut six jours après , âgé de soixante-onze ans.

Je n'ajouterai rien à ce simple tableau des travaux & de la vie de M. Guettard , & je laisse à juger quelle idée on doit avoir d'un homme qui , sans ménagement dans les discours qui échappoient à son humeur , s'étoit brouillé plus d'une fois avec chacun de ses amis , & avoit toujours fini par les aimer , par en être aimé davantage ; qui ayant blessé dans la dispute la plupart de ses confrères , avoit conservé l'amitié de plusieurs , & n'avoit jamais pu affoiblir dans aucun l'estime qu'il étoit impossible de refuser à son caractère & à ses vertus.

